



Marie-Agnès Courouble

La nuit d'Apollonie

Editions La Gauloise

Du même auteur :

Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987

(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)

Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993

Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994

(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)

Ciel cassé. Éditions Tipaza, Cannes, 1997

(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)

L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998

(Aves des eaux fortes de Michel Joyard)

Et si vous étiez Musset... Les Éditions Varia Montréal, 2000

Visages nus, Éditions Mélis, Nice, 2000 (Préface d'André Verdet)

Sept heures d'absence. Les Éditions Varia Montréal, 2002

L'Homme de Berlin. Éditions du Losange, Nice, 2006 Pour l'Amour de Chair.

Éditions du Losange, Nice, 2006 La femme clandestine. Éditions du Losange,

Nice, 2009 La mère de Pierre. Éditions du Losange, Nice, 2010

Le Syndrome de Stockholm. Éditions du Losange, Nice, 2011

Dance for love. Éditions Sudarène, 2015

L'Homme de Berlin (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2016

Le Voilier Bleu. Éditions La Gauloise, Nice, 2017

Mort derrière le mur (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2017

Devoirs de vacances. Éditions La Gauloise. Nice 2017

L'enfant sous un saule pleureur. Éditions La Gauloise. Nice 2018

N'importe où. Éditions La Gauloise. Nice 2018

Et en plus, elle s'appelle Garance. Éditions la Gauloise,

St-Laurent du Var, 2019

Silences et doubles croches. Éditions la Gauloise,

St-Laurent du Var, 2019

La nuit d'Apollonie. Éditions la Gauloise,

St-Laurent du Var, 2020

Marie-Agnès Courouble

LA NUIT D'APOLLONIE

Roman

Les Éditions La Gauloise
Edition originale

1

Je m'appelle Barbara.

J'ai dix-huit ans. J'adore mon nom, il me rappelle la chanteuse.

Je suis dans ma petite loge au théâtre du Rond-point, et j'ai une chance folle malgré mon maigre rôle. Le metteur en scène a pris une débutante pour jouer le laitier dans la pièce « L'amant » de Pinter. Il l'a transformé en laitière.

J'ai deux fois quatre répliques à dire et j'ai mal au ventre, envie de vomir, c'est la galère. Toute débutante, ces quatre répliques idiotes me fichent une peur bleue.

J'interromps une scène d'amour entre la femme et l'homme, mari ennuyeux transformé en amant sensuel et viril.

Quel type ce Pinter ! Une audace même derrière les silences. Ses mots sont comme des silences. Un muet réfléchi, parfois ravageur. J'ai lu et relu la pièce je rêverais d'être l'actrice principale. Elle a un rôle d'une ambiguïté folle, j'en crève de l'entendre dire des choses que je voudrais dire, de sa belle voix un peu blessée, grave, une voix importante.

Maria est la meilleure actrice du théâtre de Berlin, elle emporte la pièce avec son visage haut, les os des joues, le front dégagé, vaste, et son sourire faussement chaste d'un triomphe modeste (pas sûr).

Elle possède cet homme mais il la possède aussi, c'est un jeu de barbares. J'adore.

Et dans ma petite loge, même avant les répétitions, je me ronge les ongles. J'ai le cœur à cent à l'heure. Jouer avec ces acteurs si grands, c'est un honneur, un bonheur et une angoisse.

Barbara

2

Pinter ne les a pas loupés. Je veux bien attendre dans ma logette puis dans les coulisses pour écouter leur texte imprégné de méfiance qui peut séduire ou fracasser. Le théâtre au fond c'est ça mais la laitière m'ennuie carrément.

Bientôt je n'aurai plus d'ongles, quand je les écoute c'est un massacre. Bof ! Un laitier-laitière peut se permettre des mains abîmées, moyennes comme les miennes.

Elle est évidemment sublime. Elle est Allemande mais son accent est presque une qualité comme celui de Romy Schneider. Lui n'est pas mal non plus. Simon Brecht (rien à voir avec l'autre de l'opéra de quatre sous, il y a des milliers de Brecht), il a la sûreté des pros, il peut passer de l'ambigu à la complicité, de l'aveu au mensonge, il me désarme. Il l'aime sur scène comme un mari presque éconduit ou en amant ravageur, charnel et singulier.

Je les admire comme une fille du conservatoire appréciée par la grâce du destin, il y aurait de quoi pleurer de joie, des salles combles ! Le metteur en scène semble très content mais si tu crois qu'on va parler de la laitière ! C'est juste une audace de Pinter pour rompre le rythme infernal de leurs jeux.

Elle est royale dans sa robe noire très moulante, ses seins, juste ce qu'il faut, un peu fournis, arrogants. Et lui avec cette grande écharpe rouge de l'amant semble encore mille fois plus excitant.

Ne pas s'alarmer pour ses grands yeux sombres et profonds. Sa tignasse ébouriffée de gamin-adulte. Il est terrible aussi bien dans sa fausse courtoisie que dans l'amour fou. Je crois qu'il l'aime vraiment, je crois qu'il l'aime dans la vie aussi, mais rien n'est simple avec une comédienne de ce niveau. Secrète, mystérieuse même. J'aimerais pouvoir lui parler, je n'ose pas.

Elle me dit « ça va pour vous Barbara ? » avec sa voix de violoncelle et son accent mélancolico-tragico.

Moi j'ose à peine la regarder, la déshabiller je devrais dire, cette voix ne peut venir que d'un corps grave.

Je me regarde dans le miroir avec dégoût. Ce costume banal, ce visage banal, ces yeux que je voudrais plus curieux pour le rôle. Il faut que j'y arrive. Prendre cette laitière au sérieux. Pinter ne l'a pas créée là pour son plaisir. Il y a une raison, mais il faut que je me la tape cette rien du tout.

Dans ma logette, je passe mon temps à lire entre les répétitions et à me dire que je suis un tampon moche dans une pièce au délire presque silencieux. Je devrais bondir d'orgueil et je vomis avant de jouer.

Cette foule dans l'obscurité !

Même sur deux fois quatre répliques on te juge, on te retourne comme une crêpe, si tu loupes une réplique tu passes à la moulinette des critiques, même si tu es une rien du tout. « Dommage que la laitière soit ratée ! »

L'actrice, Mademoiselle Maria Von Muller, doit enchanter Berlin, il paraît qu'elle a joué dans « Maison de poupée », il suffit qu'elle dise trois mots pour que le spectateur étouffe d'émotion. Elle respire le texte.

Maria est peut-être l'actrice du siècle et je joue avec elle, ma stupidité l'accompagne mais aussi mon admiration intense, mon respect.

Ce n'est pas une star. C'est une actrice comme on en fait plus, une Suzanne Flon, on dirait qu'elle traîne avec elle une ambiance sulfureuse, un danger séduisant.

J'ai le temps de réfléchir. À force d'être inutile j'ai repéré une amie de Maria qui semble unique et très proche. Elle vient la voir dans sa loge. Quel privilège ! Cette fille parle pendant des heures. Moi ça ne me regarde pas. Je sais qu'elle s'appelle Mia, d'origine Espagnole. J'entends un autre accent, une voix comme une mitrailleuse.

Évidemment Maria a demandé au metteur en scène, les meilleures places pour Mia et sa famille venue de Barcelone. Normal. Quoique...

Moi j'en demanderais bien pour toute ma famille éblouie que l'on m'ait choisie, moi, si jeune promesse du conservatoire mais pour quelques répliques qui ne fussent pas.... Bon ! Il faut que je continue à réfléchir, il ne l'a pas mise là par hasard son laitier. C'est une glissade dangereuse entre deux tortures.

A la dernière répétition, Simon a été aussi bon qu'elle. Je l'ai senti d'une folle excitation, soi-disant dissimulée, freinée. Mais je vois qu'il a pour elle des regards noyés ou éperdus. Il l'aime désespérément. Brecht, quel nom ! Je pense à « l'Opéra de quatre sous ». J'aurais voulu jouer « Mère courage », c'est vieux et ça tient. J'ai pour Simon une ferveur qui grimpe en moi quand il s'approche d'elle, très proche. Jusqu'où ira-t-il ? Dans la coulisse je surveille héroïquement mes deux oiseaux rares.

Il n'y avait pas au conservatoire un seul comédien qui m'ait émue comme lui quand il prononçait son nom avec sa grande écharpe rouge qui se balade. Tout bascule. Moi aussi.

Au fait, quel âge a-t-il ? Pas très vieux. Un peu tout de même, parfois la fougue d'une jeunesse incroyable et parfois je le vois avant la répétition, assis dans la salle, rêveur, un peu accablé, il attaque le rôle dans la solitude. Là il vieillit d'un coup.

Je préfère ne pas lui donner d'âge, dans ma petite cellule grise salle d'attente de 3^{ème} classe, je rigole intérieurement, après tout c'est bien, c'est un solitaire, il n'a pas besoin d'une Mia pour se répandre certains jours. Mais c'est Mia qui parle derrière la cloison, c'est surtout sa voix espagnole qui me fatigue. La grande Maria est silencieuse, elle écoute, elle prend le temps d'habiter son rôle, oui, elle l'habite comme on dit dans les cours, c'est ce qui nous manque : « quand vous êtes gourmande dans la pièce, le spectateur doit sortir en étant persuadé que vous êtes une vraie gourmande ». Je n'en ris plus.

Je pense que Maria est une grande sensuelle, une vraie. Elle vibre avec son corps. Et elle peut devenir de glace, là je frissonne, je la vois se transformer en trois secondes, tu peux t'y briser, tomber en miettes, tu es morte.

J'apprends énormément dans ma casemate et tout au long de la pièce. Je me réfugie au cœur de ces rôles, je les vis tourmentés, assiégés, je crève d'admiration et d'envie, cette pièce commence à me violenter, elle violente la petite laitière recroquevillée qui espère devenir premier rôle un jour de sa vie. Impossible si je

vomis déjà, si j'ai des crampes, est-ce qu'elle a des crampes Maria, est-ce qu'elle en crève de temps en temps...

Quand elle sort de sa loge après le spectacle, je l'ai guettée, elle porte son éternelle salopette grise qui cache son merveilleux corps, un chemisier à peine repassé, elle enfle une veste en daim chic mais simple et elle s'en va comme une reine déguisée, à peine coiffée, pas sapée.

Je n'arrive pas à parler de ses cheveux. Contrairement aux actrices à cheveux blonds et soyeux qui s'attendrissent sur leurs épaules, ses cheveux noirs, coupés courts mais d'une manière fantasque, différente, elle peut repousser une mèche qui lui tombe sur le front, elle ne le fait pas, trop envahie, trop vraie. Pas de place pour les cheveux.

Aujourd'hui je l'ai surprise en scène se caressant les seins. Pour lui ou pour elle ? C'était torride. Les mots étaient inutiles. Il y avait de quoi s'évanouir quand on les a regardés à trois mètres. Les cheveux noirs et comme lustrés de Maria avaient une allure plus vagabonde. Le comble de la merveille !

Et ses yeux verts ! Une noire aux yeux verts, mon rêve ! Des yeux qui osent sans oser, qui peuvent devenir presque noirs de colère ou vert pâle d'amour. Enfin un vert qui fait tressaillir. Où a-t-elle été chercher cette beauté un peu fatale, cette voix de passion et de larmes, cette mobilité en tout...

Bon ! Je suis jalouse d'une telle perfection, d'une telle audace frémissante. Quand les acteurs ne trichent pas c'est un miracle. Pour eux les mots ne sont que des béquilles. J'adore.

Quand elle part elle s'engouffre dans un taxi pour aller je ne sais où, ni ce qu'elle trafique avec sa vieille salopette grise. Elle

me fait un petit signe avec de l'affection aux yeux, pas vaniteuse pour deux sous, et hop ! le taxi.

Parfois elle me dit des mots brefs, pas affectés.

Les très grands sont les plus simples.

J'habite dans une chambre de bonne, plutôt sans éclat, sans goût mais juste à prendre, dans le 4ème. J'aime ce quartier où les images m'atteignent. Le Café de la gare, le Splendide, des vedettes actuelles qui ont trimé sur le tas pour construire leur métier. Je louche sur ces endroits où ils ont dû crever de faim et vivre avec dix spectateurs. Puis je remonte dans ma chambre pas trop chère que mes parents ont accepté de me payer.

J'ai souvent erré. Les répétitions sont de 5 à 7 heures. Une heure pour grignoter et encore halluciner.

Mes parents sont à Saint Germain en Laye, un peu bourgeois, ils habitent rue de Pontoise, juste en face du château et du parc, c'est reposant, c'est cher, ils vivent comme des douairières, petites habitudes, conventions, prudents et cultivés. J'ai été leur échec : « Barbara tu rêves encore une fois, Barbara, Paris c'est la ville de tous les dangers, surtout dans le milieu des artistes ! » Pourtant ils avaient des amis peintres, ce qui m'a donné le goût de l'art, j'ai été très étonnée de voir chez eux un tableau un peu surréaliste d'une de leurs amies qui avait créé la galerie Chardin, à Paris. Inattendus, mes parents. Moi, j'étais dégoutée du collège, des bonnes sœurs, des messes, des hypocrisies.

J'avais des parents pleins de cœur, pas marrants c'est tout. Ils m'ont vue partir dans « l'irréel » avec des larmes aux yeux. Mais au conservatoire, on retombait quand même dans du

sérieux. C'est là que j'ai réussi, et c'est là que je n'aime plus. Depuis que je joue quotidiennement avec ces deux acteurs à part, dans une pièce à part, je me demande si mon idée de théâtre n'est pas totalement fausse. J'ai envie de foutre en l'air ce que j'ai appris, j'entends mes défauts, mes exagérations, mon classicisme. Et pourtant je m'en suis laissée envahir.

J'ai lu des souvenirs du Café de la gare, et j'étais morte d'envie, et puis le théâtre des rues, et puis les silence de Maria ou Simon m'en apprennent plus que des années de conservatoire. Au fond j'ai besoin de la petite laitière qui m'agace pour vivre. J'ai suivi leurs tâtonnements du début, leur recherche têtue et maintenant leur succès.

Je joue avec une reine un peu opaque, une reine du théâtre. Est-ce qu'il y en a encore aujourd'hui ? Elle a tout joué, à Berlin et ailleurs, même Becket et Duras. Au Berliner théâtre elle remplit les salles.

Bon ! Arrête de rêver à Maria. Simon n'est pas mal non plus. Et puis c'est un homme.
